



BULLETIN SALESIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'Il lui donne la vie, qu'Il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV^e ANNÉE — N^o 279 — SEPTEMBRE 1902.

SOMMAIRE: La bonne Dame de septembre. — Don Bosco et l'éducation (2^e partie, XII). — N'oubliez pas! — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique. — Echos de Turin: Une année à l'Oratoire Saint François de Sales. — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Nouvelles des Missions de Don Bosco: Brésil, Palestine — Vie de Mgr Lasagna. — Livres et revues. — Aux Enfants de MARIE.

LA BONNE DAME DE SEPTEMBRE

EN certaines contrées de la France, on ne connaît la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, qui se fait le 8 septembre, que sous le nom de la bonne Dame de septembre.

Ce nom naïf donné à MARIE nous dépeint bien la confiance, que le peuple chrétien a toujours eue en la puissante intercession de la Mère du Sauveur. Ne laissons pas périr cette confiance de nos pères; nous aussi, nous avons besoin du secours de MARIE, pour nous aider chaque jour à vaincre ou à mourir, allons donc en toute confiance à Elle et Elle nous exaucera.

Une autre fête de ce mois de septembre nous ramène encore vers MARIE, c'est celle de Notre-Dame des sept douleurs, le troisième dimanche. Nous y chantons que MARIE se tenait debout au pied de la Croix, tandis qu'expirait son divin Fils: *Stabat Mater dolorosa*. La douleur n'avait pu l'abattre, elle restait debout, malgré le glaive qui lui avait percé le cœur. A son exemple, ne nous laissons pas abattre par les adversités et les peines de la vie. Tournons les yeux vers la Croix du Sauveur, et en haut nos cœurs. Donc confiance et courage. *Sursum corda*.

Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

XII

La Surveillance dans les Maisons de Don Bosco

Tout le monde est d'accord pour reconnaître l'importance de la surveillance en éducation; et, quelque importance qu'on donne à la surveillance, on ne lui en donnera jamais trop.

Don Bosco le savait; et par ses exemples, comme par son enseignement, il a montré combien la surveillance doit être estimée et comment elle doit être pratiquée.

* *

On peut dire en toute vérité que la surveillance fait partie essentielle du système d'éducation salésienne. Ce système, en effet, est le système préventif; et, qui dit système préventif, dit surveillance, vigilance de tous les instants, pour prévenir le mal, afin de n'avoir pas à le punir. « La surveillance, dit Don Bosco, s'exercera de telle sorte que les élèves soient toujours sous l'œil vigilant du directeur et des assistants. Ceux-ci leur parlent comme des pères pleins de tendresse, les dirigent en toute occasion, leur donnent des conseils et les corrigent avec amour: en un mot, mettent les élèves dans l'impossibilité de commettre aucune faute (*Système préventif*, I). »

Qu'on remarque les termes dont se sert Don Bosco pour désigner les surveillants; il les appelle des *assistants*, c'est-à-dire des aides, des auxiliaires. En effet, le rôle du surveillant est d'aider l'élève à bien observer le règlement et à remplir exactement tous ses devoirs.

Dans le règlement de ses Maisons, Don Bosco distingue trois espèces d'assistants: les assistants de classe ou d'étude, les assistants d'atelier et les assistants de dortoir.

Les assistants de classe et d'étude sont toujours différents des assistants d'atelier;

(*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants, janvier, mars 1902 et suivants.

mais les uns et les autres peuvent être, et sont de fait, assistants de dortoir.

* *

« Les assistants de classe et d'étude, dit le règlement, surveillent leurs élèves en classe, c'est-à-dire les remettent entre les mains des professeurs, au commencement de la classe et les reprennent à la fin; ils les surveillent encore en récréation et en promenade.

« Ils accompagnent les élèves de l'étude à la chapelle, et de la chapelle à l'étude, et veillent à ce que ces mouvements s'accomplissent avec ordre et en silence. Ils les accompagnent aussi à l'intérieur du réfectoire.

« Pendant les récréations, ils veilleront à ce que chacun se tienne dans la cour qui lui est assignée. Ils empêcheront les disputes, les mauvaises conversations, les paroles grossières, blessantes, les actes contraires à la politesse, aux convenances, comme les jeux de mains et les familiarités. »

Il nous paraît bon de signaler ici une différence notable qui existe entre les Maisons salésiennes et la plupart des maisons d'éducation. Dans ces dernières, il n'y a ordinairement qu'un ou deux surveillants par division, en récréation; dans les Maisons salésiennes, au contraire, tous les surveillants, les professeurs, le directeur et les autres supérieurs, comme l'économe, le catéchiste, le conseiller des études, se trouvent en récréation avec les élèves, se mêlent à eux et prennent part à leurs jeux. Don Bosco lui-même jouait en récréation, et il ne cessa qu'à l'âge de 60 ans, quand ses jambes commencèrent à lui refuser leurs services.

« Toutes les semaines, et plus souvent, si c'est nécessaire, les assistants rendront compte au conseiller des études de la conduite de chaque élève; dans les cas graves, leur rapport se fera immédiatement.

« Quand un surveillant aura été chargé

d'un office qui ne lui permettra plus d'être avec sa division d'élèves, il avertira d'abord le conseiller des études, pour qu'il y pourvoie, et ne quittera son poste qu'après avoir été remplacé.



Mater dolorosa

Sculpture des ateliers salésiens de Sarria-Barcelone.

« A la chapelle, les assistants veilleront à ce que chacun des élèves ait en main le *Manuel de piété*, et pas d'autre livre.... S'ils

s'aperçoivent de l'absence d'un enfant de leur division, ils auront soin d'avertir le catéchiste ou le conseiller des classes, aussitôt après la cérémonie.

« Afin que leur compte rendu hebdomadaire soit exact, les assistants auront soin de noter immédiatement les fautes commises par chaque élève et les observations qu'ils ont à faire à chacun en particulier (Règl. ch. 9). »

..

« L'assistant d'atelier doit veiller à la moralité, à l'emploi du temps, et à tout ce qui peut être de quelque utilité pour la Maison.

« Il doit être présent à l'entrée et à la sortie des jeunes gens, pour empêcher les désordres qui pourraient se produire en ce moment et pour noter les retardataires. Il signalera les absents au préfet ou au catéchiste, de la manière qui lui sera la plus commode.

« Il veillera attentivement sur la conduite morale des apprentis, sur leur assiduité, leur application, et, à la fin de chaque semaine, après avoir pris l'avis du chef d'atelier, il transmettra au préfet ou au catéchiste une note qui servira à déterminer les récompenses à donner ou les reproches à faire.

« L'assistant est rigoureusement obligé d'empêcher toute espèce de mauvais discours. S'il apprend qu'un apprenti se rend coupable sur ce point, il doit immédiatement et directement en informer le Supérieur.

« Autant que possible, il ne sortira pas de l'atelier. Quand il devra s'absenter, même momentanément, il devra prévenir le chef d'atelier (Règl. ch. 10). »

*
**

Quant aux assistants ou chefs de dortoir, voici comment en parle Don Bosco :

« Dans chaque dortoir, il y aura un chef et un sous-chef. Ils doivent rendre compte de tout ce qui se produit de contraire à la morale ou à la discipline, dans le dortoir qui leur est confié.

« Ils doivent l'emporter sur tous les autres par le bon exemple et se montrer partout et toujours, justes, exacts, pleins de charité et de crainte de Dieu.

« L'assistant doit corriger les défauts de ses élèves... Le soir, avant de se coucher, il

fait la visite de son dortoir, et, s'il constate l'absence d'un élève, il doit aussitôt en avvertir le préfet.

« Qu'il déclare ouvertement à tous que, le soir, après la prière, on doit observer un rigoureux silence au dortoir, jusqu'au lendemain matin après la messe. Il sera exact à se lever au signal de l'excitateur; il sera le dernier à sortir du dortoir.

« Il veillera très soigneusement à empêcher ce qui pourrait blesser tant soit peu la sainte modestie: mauvais discours, paroles à double sens, gestes, regards, plaisanteries... S'il vient à découvrir quelque manquement sur ce point, il est rigoureusement obligé d'en avvertir immédiatement son supérieur, sans faire d'enquête....

« Toutes les fois que les enfants devront aller au dortoir, le surveillant doit y arriver le premier et en sortir le dernier. Partout il doit être le modèle de tous (Règl. ch. 11). »

* * *

Ce texte officiel a été commenté par une plume autorisée, que nous sommes heureux de rencontrer sur notre chemin. Voici comment Mgr Jacques Costamagna, vicaire général des Maisons salésiennes d'une partie de l'Amérique, parle de la surveillance, dans sa 15^e lettre aux directeurs:

« Les assistants de nos collègues sont les colonnes morales de la maison; ils sont les seconds pères des élèves; ils sont l'œil et le bras du directeur; ce sont des anges gardiens qui veillent nuit et jour pour défendre contre le démon les âmes des enfants et des jeunes gens. Leur dignité est grande et leur responsabilité en proportion. Aussi ce ne serait pas une petite faute, que de prendre pour assistant le premier venu. S'il s'agit, par exemple, d'un jeune homme encore sans expérience, et peut-être sans vertu solide, comment aura-t-il le tact et la patience nécessaires pour un office aussi ardu et aussi délicat? Où trouvera-t-il l'amour paternel, la longanimité, la discrétion dans les paroles, la bonne tenue, indispensables pour être respecté et obéi? »

Mgr Costamagna fait ensuite ressortir le mérite de l'assistant, par les considérations suivantes:

1. Beaucoup de vocations ecclésiastiques et religieuses se perdent, faute de surveillance,

et cependant une vocation ecclésiastique ou religieuse de plus, ce sont des milliers d'âmes sauvées; et ce résultat est obtenu par la vigilance d'un bon assistant.

2. L'assistant, qui remplit bien ses devoirs, quand même il n'aurait pas une science extraordinaire, empêchera plus de péchés, à lui seul, que plusieurs prédicateurs d'une grande éloquence. En effet, il arrive très souvent qu'après la prédication, l'enfant, pressé par la tentation, retombe et reprend ses mauvaises habitudes; au contraire, s'il a près de lui un bon assistant, qui le surveille, éloigne les occasions, il triomphera facilement de son ennemi.

3. Empêcher de commettre un péché véniel est une faveur si grande, que nous ne pourrions en rendre à Dieu de dignes actions de grâces, quand même nous jeûnerions au pain et à l'eau et que nous coucherions sur la dure pendant toute notre vie. Et cependant, un simple assistant, sans même le savoir, empêche chaque jour par sa présence, d'innombrables péchés, non seulement véniels, mais mortels.

4. Or, chaque fois qu'on empêche un péché mortel, c'est comme si l'on délivrait de la mort, et qu'on arrachât au gibet de la croix, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même, le vrai Fils de Dieu. Quelle sera donc la récompense de l'assistant vertueux, toujours à son poste, martyr à chaque instant de la consigne et de son devoir.

5. Si tous les surveillants d'un collège, sans exception, avaient soin de veiller jour et nuit, pour tenir les démons loin de leurs élèves, les anges du Ciel viendraient habiter le collège, qui serait une pépinière de saints et les délices du Cœur de JÉSUS. Sa réputation s'étendrait vite et les élèves y afflueraient.

Malheur au contraire aux assistants paresseux qui, pour une raison ou pour une autre, négligent leur surveillance; le livre des péchés de leurs élèves sera, au jour du jugement, le livre de leurs propres péchés.

* * *

Quant à la pratique de la surveillance, voici comment Mgr Costamagna l'entend:

« L'assistant, dit-il, ne doit jamais être un seul instant sans surveiller; mais il doit le faire avec prudence et habileté, afin de sur-

prendre à coup sûr le diable, qui se tient ordinairement dans un coin de la maison, couché à plat ventre et soigneusement dissimulé.

« Attention donc à l'échange de billets, soit des internes entre eux, soit avec les externes! Attention aux amitiés particulières! Attention à certains groupes plus ou moins suspects! Dès que l'assistant a constaté que le diable est là, dans la maison, comme le loup dans la bergerie, il doit aussitôt avertir le directeur ou celui qui le remplace, mais celui-là seulement: c'est pour lui un rigoureux devoir de conscience.

« Cependant, continue le sage Prêlat, il faudra que l'assistant joigne à sa vigilance incessante une manière de faire, qui respire la bonté, une douce et sainte familiarité, pour maintenir l'esprit salésien. Qu'il ne soit donc jamais emporté, colère, maniaque, qu'il évite le *tu* et le *toi*, afin de se faire respecter. Cependant qu'il sache louer parfois et encourager, c'est un moyen de favoriser la discipline. En joignant à la vigilance une bonté paternelle, il est difficile que le vice exerce des ravages dans une école. Au contraire, de la vigilance froide, compassée, impérieuse, naissent la défiance et le mécontentement chez les jeunes gens. Alors ils deviennent moroses, dédaigneux, se renferment en eux-mêmes, et sont plus impénétrables qu'une nuit noire; ils inventent des ruses, font de la contrebande, se parlent avec les yeux, le mouchoir, la pointe des pieds; il n'y a pas jusqu'à leur manière de respirer qui ne devienne traîtresse: c'est un vrai fléau. Veillons donc, cela est nécessaire, mais veillons avec un cœur et un amour de mère. »

*
**

Puis l'évêque salésien entre dans le détail et passe en revue les différentes espèces de surveillance. Voici comment il traite son sujet :

1. — *Assistance en récréation.* — Il est certain que le démon travaille en récréation et tâche de ravager le troupeau du Seigneur. Aussi le bon assistant déploie tout son zèle pour découvrir ses batteries, faire avorter ses plans de guerre et le forcer à battre en retraite. Avant tout, il ferme la porte des classes, des dortoirs, des escaliers et barricade soigneusement tous les coins susceptibles d'être trans-

formés en cachettes. Il ne laisse entrer dans la cour de récréation aucune brebis galeuse, et l'interdit rigoureusement aux anciens élèves qui auraient été expulsés.

Puis le voilà qui s'élançe sur le champ de bataille, tout yeux, tout oreilles, tout cœur, sentinelle, mais non gendarme, l'ami et non l'espion de ses élèves bien-aimés.

C'est en récréation que le bon assistant exerce un véritable apostolat; avec un regard plus affectueux que sévère, il va de l'un à l'autre, dit à chacun un mot à l'oreille à l'instar de Don Bosco; il apaise les disputes, retient les vindicatifs, stimule les indolents, arrête la langue méchante ou grossière, dissipe certains groupes où il n'y a pas de supérieur et où, au dire de Don Bosco, le diable se trouve toujours; puis, termine la récréation, en conduisant bon nombre de ses élèves devant le Saint Sacrement, et même quelques-uns, touchés et repentants, aux pieds du confesseur.

Cet assistant remplit littéralement le rôle de l'ange gardien, car il est là, dans la cour, qui observe, encourage, défend ses protégés; mais, en même temps, il ne quitte pas la face de son Père céleste, et, en surveillant, il tient son âme élevée vers Dieu et prie: « Seigneur, dit-il, sauvez, je vous en conjure, sauvez vos enfants. Ils étaient vôtres et vous me les avez donnés. Que le loup infernal ne prenne aucune de mes chères brebis. Pauvres brebis! il les aurait bientôt mises en pièces. »

Aussi, vous ne verrez jamais ce surveillant se promener avec un ou deux élèves; il a en horreur le benjaminisme, et il a raison. Vous ne le verrez jamais non plus se promener habituellement avec un autre assistant. Il sait qu'en agissant ainsi, la surveillance devient vaine et que le démon chante facilement victoire, car il déploie toujours ses stratagèmes dans un coin de la cour où l'assistant n'est pas. Lui-même, imitant le démon, qui rôde sans cesse pour trouver quelqu'un à dévorer, va cherchant sans cesse quelqu'un à sauver; il se jette surtout là où la mêlée est plus ardente, là où l'on commence à faire cercle, à murmurer, à tenir des propos peu chastes et, avec convenance, mais sans crainte aucune, il divise pour commander et conduit ses glorieux vaincus à la fontaine du Sauveur, dans les eaux éteignant les feux impurs de la concupiscence.

Que si l'assistant a dû crier un peu fort, il finit toujours par une bonne parole, pour laisser la porte ouverte au repentir et à l'espérance du pardon. Tel est bien l'assistant formé à l'école de Don Bosco, qui tremblait à la seule pensée qu'on allait scandaliser un enfant. Ne l'avons-nous pas vu se lever de table et, laissant le souper inachevé, courir sus au loup, qui allait dévorer le fils de son cœur, lui enlever toute sanglante la proie qu'il tenait déjà entre ses griffes cruelles? Telle était sa sollicitude pour prévenir le scandale, que cette pensée le poursuivait, jusque dans sa dernière maladie. Un jour, durant un cauchemar, on l'entendit s'écrier: « Courez, courez, hâtez-vous de sauver ce petit garçon. » Et se levant violemment sur son lit, il continuait à crier: « Courez, sauvez-le-moi. Très sainte MARIE, secourez-le. O Mère! Mère! »

* * *

Dans son travail si complet et si éloquent de la surveillance en récréation, Mgr Costamagna semble oublier un mode d'assistance facile, et fort usité dans les Maisons de France, où l'activité universelle supprime presque entièrement le danger des familiarités privées, des groupes suspects, des promenades philosophiques, des conversations critiques ou sentimentales. Ce mode consiste pour les assistants à lancer un ou plusieurs grands jeux, auxquels tout le monde prend part. Les principaux jeux usités en France sont: les barres; les jeux de balle; le drapeau, importé du Piémont, mais fort intéressant; le ballon, espèce de foot-ball simplifié, qui passionne du coup 50 ou 60 élèves et leur procure le plus salubre exercice. Dans cet ordre de choses, les assistants qui aiment jouer, qui savent faire jouer, sont des trésors pour les Maisons qui les possèdent.

Un modèle d'assistant de récréation, fut sans contredit le jeune Charles Parietti, qui habita quelque temps la maison de Lille et mourut dans celle de Liège. Il semblait, dit Mgr Costamagna, qu'il eût le don de bilocation. Le voyez-vous, dit-il, qui court, vole plus rapide que la flèche. Le voilà bientôt à la tête d'une bande de jeunes gens qu'il anime au jeu de barres et conduit à la victoire. Puis, en même temps, il dissipe un groupe de causeurs, en proférant le fameux dilemme: Ou jouer ou être joués: choisissez;

et les voilà qui, sans plus attendre, vont renforcer le camp adverse. Souvent, lorsqu'on le croit absorbé par le jeu, il est là, aux côtés d'un élève auquel il donne les conseils



Saint Jean Berchmans (Voir page 227).

dont il a besoin. Si quelqu'un lui manque de respect ou de soumission, il se contente de ne plus le regarder, et, c'était une punition fort redoutée. Son zèle était vraiment extraordinaire. A peine entendait-il le signal de la récréation, qu'il laissait tout: étude, travail, repos, prière, conversation, et le voilà

parti, à la tête de son bataillon, qu'il guidait à la victoire contre l'éternel ennemi, dont le sommeil ne clôt jamais la paupière.



Saint Stanislas Kotska (Voir page 227).

2. — *Assistance en promenade.* — Comme nous l'avons dit, un bon assistant est l'ange gardien visible de ses élèves; par conséquent, il n'y a pas un moment où il ne soit obligé de veiller sur leur conduite. Un instant suffit

pour que l'incendie s'allume dans un groupe; une parole à double sens, une plaisanterie, un clignement d'yeux, une sortie de l'étude, de la chapelle, de la classe, du dortoir, épié par un loup malfaisant, qui se tient à l'affût, méditant le mal et cherchant un complice; suffit pour qu'une pauvre petite brebis innocente tombe entre des griffes cruelles et soit à jamais perdue.

Néanmoins, généralement parlant, le péril le plus grand pour un élève se trouve à la promenade. Hélas! combien de petits enfants sont partis, agneaux innocents, pour la promenade, et en sont revenus, loups cruels; en sortant, ils étaient des anges, et en rentrant, ils étaient des démons.

Pour se conformer à ce que recommandent les Délibérations, Mgr Costamagna veut qu'on ne dirige jamais la promenade vers l'intérieur des villes, les jardins publics, certains musées, où l'innocence court un trop grand danger. Qu'on aille, dit-il, en pleine campagne, où l'air est plus pur. Qu'on marche constamment et qu'on ne s'arrête jamais. Les arrêts sont toujours dangereux et les promenades sont faites pour exercer le jarret.

3. — *Assistance aux dortoirs.* — C'est le lieu le plus difficile où l'assistant doit remplir son office d'ange gardien. Cependant il ne s'effraie, ni ne se décourage. Il commence par prier, ensuite il use d'une grande vigilance et les choses vont d'elles-mêmes. Il considère le dortoir comme le lieu le plus saint, après la chapelle; c'est pourquoi, tournant souvent ses yeux vers le Christ, il répète cent fois cette prière: « Seigneur, je vous en prie, visitez cette demeure.... Que vos saints anges y habitent, et que votre bénédiction repose toujours sur nous... » Il sait que si le démon réussit à entrer au dortoir, il y fera d'affreux ravages. En effet, un dortoir est toujours l'habitation des anges ou celle des démons, mais des démons les plus horribles que récite l'enfer. Un directeur sentit, une nuit, une puanteur insupportable s'exhaler du dortoir, il y pénètre sur la pointe des pieds, mais il recule bientôt tout épouvanté.... Qu'avait-il vu? — Au chevet d'un jeune homme se tenait un démon, épouvantable de laideur, au regard sinistre et terrifiant. Peu s'en fallut que le pauvre di-

recteur ne s'évanouit de frayeur.... Le lendemain, le jeune homme fut trouvé mort: le diable Asmodée l'avait étranglé. Ce fait est historique.

Aussi le bon surveillant salésien fait une guerre sans merci à cet affreux démon. Il prie sans cesse; il place le bénitier à l'entrée du dortoir et veille à ce qu'il n'y manque jamais d'eau bénite. Il est tout yeux, tout oreilles, tout attention, pour empêcher qu'on fasse le moindre bruit, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur du dortoir. Il marche sur la pointe des pieds et use de pantoufles, pour ne troubler aucun de ses élèves, soit le soir, lorsque l'on commence à s'endormir, soit le matin, à l'approche du lever, de peur qu'en réveillant les dormeurs, on ne réveille en même temps le démon.

Le bon assistant observe punctuellement son règlement du dortoir. En conséquence, durant le jour, il tient les rideaux de son lit fermés, et, pendant la nuit, il les laisse toujours un peu ouverts, afin de pouvoir facilement surveiller. Il ne s'approche jamais du lit d'un élève, si ce n'est dans les cas de grave nécessité. Enfin, il fait observer par tous et en toutes choses, dans la personne, le lit, les vêtements, une propreté telle qu'elle semble un reflet de la pureté des âmes; et

les anges contemplant avec amour le dortoir où ils reconnaissent l'asile de l'innocence.

* * *

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ce travail, sur la surveillance dans les Maisons salésiennes, qu'en citant les magistrales instructions que Don Bosco donna lui-même à l'assistant Paul Perrono. La parole du maître confirmera l'enseignement du disciple: « Assurément, écrivait Don Bosco, Dieu t'a envoyé d'excellents fils, néanmoins il est bon que tu te défies quelquefois d'eux. Observe, informe-toi, pourvois à tout, et estime grande la plus petite chose, qui pourrait être cause de désordre et de péché. Tu as à faire avec beaucoup d'enfants, tâche de t'accommoder aux idées et aux besoins de chacun. Fais-toi tout à tous. Écoute les demandes qu'on t'adresse en tout lieu, en tout temps, en toutes circonstances. Oublie-toi toi-même pour avoir soin de tes subordonnés, comme s'ils étaient tes vrais fils. Témoinne extérieurement que tu as bonne opinion d'eux, afin de les encourager. Ne te fatigue jamais de voir, d'entendre, de compatir. Surtout, laisse-toi guider par la raison, jamais par la passion. »

On ne saurait mieux dire, et ces paroles sont dignes du grand éducateur et du maître incomparable que fut Don Bosco.

N' OUBLIEZ PAS!

Les vacances, avec leurs plaisirs divers, pourraient faire oublier que de pauvres orphelins ne peuvent en avoir, faute de famille pour les recevoir. L'année scolaire interrompt seulement pour eux le cours des études, mais non le cours de la vie. Pendant les vacances il leur faut manger comme pendant l'année.

N'oubliez pas ces pauvres enfants, n'oubliez pas qu'il leur faut du pain et des vêtements. Les prêtres de Don Bosco se dévouent pour les entretenir de leur mieux et leur donner l'éducation, mais ils ne peuvent leur donner le vivre et le couvert que si la Providence vient à leur aide, et la Providence ne se manifeste que par l'entremise des Bienfaiteurs ou Coopérateurs de l'Œuvre de Don Bosco.

L'horizon semble peut-être s'obscurcir; mais pour un chrétien, qu'est-ce que cela fait? Don Bosco n'a jamais douté de la persévérance de son Œuvre, et ses Coopérateurs doivent faire de même. Tant qu'il y aura un enfant dans une Maison salésienne, il faudra qu'il vive. N'oubliez donc pas vos petits protégés, et eux ne vous oublieront pas.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

L'arrivée au Brésil

LE 7 mai, notre vapeur jetait l'ancre en face d'une ville désirée depuis longtemps. Il était deux heures et demie du matin et nous étions à Cuyaba. Don Malan et moi nous sautons de nos hamacs, tandis que Don Albéra se lève de sur les planches où il a passé la nuit. A quatre heures nous voyons enfin poindre les premiers rayons. Aussitôt la visite de la Santé passée, une barque pavoisée et conduite par dix vigoureux matelots vient prendre le Visiteur des Salésiens. Sur la rive se tenaient cinq cents enfants, garçons et filles, la musique salésienne, celle de la marine, et un peuple immense. A peine Don Albéra a-t-il mis le pied à terre, que les musiques jouent l'hymne national; un jeune garçon, ceint d'une écharpe, s'avance et avec la voix et les gestes d'un orateur lui donne la bienvenue; il l'invite avec les paroles les plus flatteuses à s'avancer sur le sol brésilien; il le salue au nom de la Compagnie de Saint-Louis de Gonzague, dont il est le secrétaire, au nom de l'Institut salésien de S. Gonçalo, des habitants de Cuyaba et de la nation entière. Un vivat prolongé confirme ses paroles.

Le trajet du port au collège fut une enthousiaste ovation: durant vingt minutes, on passa entre deux files de peuple. Jusqu'aux soldats et aux marins, qui voulurent honorer l'envoyé de notre Recteur majeur, et leurs musiques respectives exécutèrent successivement les meilleurs morceaux de leur répertoire. Un arc de triomphe artistique s'élevait à l'entrée de la Maison, avec cette inscription: *Colendissimo Rectoris Majoris nuntio — fausto adventus ejus die — filii peramantes — populus commotus — juventus festinantes — uno corde — salutem dicunt.* — Vraiment le peuple entier de Cuyaba était en mouvement. Durant tout notre séjour, ce ne fut qu'une attestation con-

tinuelle de vénération à la Société salésienne: évêque et président de l'Etat, députés et conseillers s'empressèrent de présenter leurs hommages à l'humble Fils de Don Bosco.

La première impression

Nous voici donc au Brésil.... La première impression ne pouvait être meilleure. Cette immense République sera le champ de nos voyages continuels pendant six mois, et nous irons de surprise en surprise en visitant les *vingt-huit* Maisons, qui y existent déjà.

Le Brésil, après quatre siècles de monarchie, a changé, le 15 novembre 1890, de forme de gouvernement; l'empereur partit pour l'Europe et l'on établit un gouvernement provisoire qui chercha à se modeler sur celui des États-Unis de l'Amérique du nord. On ne peut mesurer l'étendue de cette colossale République; elle embrasse presque la moitié de l'Amérique méridionale, la quinzième partie du monde entier. Cette terre bénie de Dieu, ce nouvel éden, riche de tout ce que la nature a de plus beau, unit aux chauds climats des tropiques, les plus doux de notre Europe. L'or, l'argent, le soufre, le charbon de terre, les cristaux les plus variés, les marbres les plus fins, le mercure et mille autres produits minéraux se trouvent renfermés dans son sein. Au cours du dernier siècle, dans le seul état de Minas Geraes, on a extrait 615,000 kilogrammes d'or.

Quelque riche que soit cependant le règne minéral, le règne végétal le surpasse de beaucoup; ici tout est végétation, et végétation luxuriante, continue. En certains endroits, on recueille le raisin jusqu'à quatre fois par an. Les fruits sont des couleurs les plus brillantes, des formes les plus bizarres, du goût le plus exquis, pour la plupart inconnus en Europe. Durant six mois, on nous en présentera toujours de nouveaux et d'une variété incroyable. Nous avons vu des bibliothèques très curieuses dont les livres reliés avaient

(*) Se reporter au *Bulletin* de février dernier.

le dos d'une couleur différente l'une de l'autre c'étaient les échantillons des nombreuses qualités de bois du Brésil.

En somme, la nature veut être très généreuse avec cette contrée. Son sol varié, bien arrosé, possède le roi des fleuves, l'Amazone dont les affluents sont beaucoup plus grands que le Rhône, le Rhin, le Pô, le Danube ou le Volga, et qui à lui seul paye peut-être à l'Océan un tribut supérieur à celui de tous les fleuves d'Europe réunis. Voilà en résumé la République que nous commençons à visiter; ce sera la dernière du versant de l'Atlantique et puis, nous traverserons les Cordillères, pour passer sur le versant du Pacifique.

Un mot sur le voyage

Nous avons mis vingt-deux jours pour aller de Buenos-Ayres à Cuyaba, capitale de l'état de Matto Grosso. Le *Ladario* d'abord et ensuite le *Nojac* qui nous y conduisirent, sont de petits bateaux à vapeur, disposés pour quelques personnes et qui, au contraire, en reçoivent des centaines. On peut s'imaginer alors quelle vie! On a à peine l'espace strictement nécessaire, et la salle à manger devient salon de jeu, dortoir, etc. Don Albéra dormit tout le temps sur deux bancs unis ensemble, Don Malan et moi dans des hamacs suspendus. Plusieurs nuits furent terribles, grâce à l'indiscrétion des moustiques. Une nuit le bateau s'approcha trop de la berge et une branche, pénétrant jusqu'à moi, voulut m'entraîner avec elle. Je sautai sur le pont, puis un éclat de rire et de nouveau dans mon berceau, en attendant que les moustiques se lassent et me permettent de dormir.

Don Malan, supérieur actuel de cette Mission, fut celui qui accompagna Mgr Lasagna dans son premier voyage au Matto Grosso. C'était la cinquième fois qu'il faisait ce voyage; il connaissait donc bien tous ces lieux, et les jours passaient plus rapidement. J'aurais beaucoup à dire des cinq fleuves sur lesquels nous avons navigué, des îles fixes ou flottantes qui les encombrant, de la multitude de crocodiles qui y pullulent, immobiles pour la plupart sur les berges, à prendre un bain de soleil, impassibles, même quand les balles, que leur envoyaient les passagers, rebondissaient sur leurs écailles, ou bien plongeant doucement dans l'eau avec des

mouvements stupides, pour revenir de nouveau, le bateau passé, jouir de leur soleil. Je devrais parler aussi de l'originalité des maisonnettes des pauvres et des tentes des Indiens que nous apercevons en passant; mais tout cela a été si bien décrit de main de maître, dans le *Bulletin*, en 1895, par Mgr Lasagna, que je ne ferais que mal copier ce qu'il a su peindre au vif.

Monseigneur Lasagna et le fruit de son zèle

Quel apôtre que cet évêque salésien! Au Paraguay, où il ne resta que peu de temps quel doux souvenir il a laissé de lui! Nombreuses sont les familles qui ont dans leur salon, à la place d'honneur, la photographie de Mgr Lasagna. La dame du Président actuel de la République, met devant, une fois par semaine, un cierge allumé: elle le vénère comme un saint. Elle disait à Don Albéra que son fils unique, âgé alors de sept ans, n'avait jamais eu jusque-là de relations avec une personne étrangère à la famille; il fut pour la première fois présenté à Mgr Lasagna et il se le rappelle encore avec beaucoup d'affection. Cet homme aux vastes projets, aux œuvres magnanimes, l'apôtre, comme on l'appelle à Cuyaba, du Matto Grosso, savait se faire petit avec les petits et captiver l'affection de tous.

Les pauvres Indiens ont été, semble-t-il, le principal objet de ses préoccupations. Il se priva même de son secrétaire pour le laisser directeur, là à Cuyaba, comme celui qui aurait interprété le plus fidèlement ses désirs. Et Cuyaba en a retiré un grand avantage. Avant l'arrivée des Salésiens, il n'y avait que trois hommes qui y faisaient leurs pâques, comme nous le disaient deux d'entre eux encore vivants, et maintenant, Don Albéra sait combien il eut à faire, durant les quarante jours de notre séjour en ces lieux. Il suffirait pour s'en convaincre d'avoir vu les florissantes Confréries du Sacré-Cœur de JÉSUS, de la Sainte Trinité, des Enfants de MARIE, des Dames de Notre-Dame Auxiliatrice, avec leurs décorations diverses, faire couronne à JÉSUS au Saint-Sacrement, à la procession de la Fête-Dieu, que l'évêque voulut présider lui-même, quoique souffrant, et à celle du Sacré-Cœur, à laquelle officia Don Albéra. Le parcours fut long; mais on peut dire que la moitié du peuple s'y trouva. JÉSUS s'avavançait,

comme autrefois chez nous, sur un tapis de fleurs, et toutes les maisons étaient drapées et décorées. La Compagnie de Saint-Louis de Gonzague, avec son écharpe distinctive, comme la représente le *Bulletin* de novembre dernier (pag. 294), y prit part, au grand complet.

La Compagnie de Saint-Louis de Gonzague

Par exception, je m'étendrai un peu sur cette Compagnie; il me semble qu'elle le mérite pour sa condition spéciale. Les associés sont au nombre de 180; en font partie,



BRÉSIL. — Vue de la ville de Cuyaba.

entre les meilleurs du collège, beaucoup de jeunes gens du dehors, de 18 à 20 ans, surtout des anciens élèves, voire même un député. Comme les jeunes gens des Associations catholiques, ils courent partout où il y a du bien à faire. Ils sont l'ornement et l'égayement des processions; aux fêtes religieuses ils maintiennent l'ordre, édifient par leur maintien, donnent l'exemple par l'assiduité et la dévotion avec lesquelles ils s'approchent des sacrements. Presque tous communient chaque mois.

Chaque premier et chaque troisième dimanches du mois, ils ont leurs réunions ou conférences, et ils en tiennent minute.

Une quarantaine d'associés dispersés sur divers points de la République, restent en relation par l'intermédiaire du secrétaire avec

le centre de la Compagnie; ils rendent compte de ce qu'ils font et répandent partout la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST. Dans l'art dramatique, auquel ils s'exercent de temps à autre, ils brillent assez pour mériter que le président de l'état lui-même et le général commandant les forces militaires du district, assistent avec plaisir à leurs représentations. Le local malheureusement est insuffisant pour la foule trop nombreuse qui y accourt. Combien de familles ai-je vues moi-même s'en retourner faute de place! Les drames de Saint-Eustache, de Christophe Colomb, de l'Enfant prodige, des Pistrines et d'autres de notre cher Don Lemoyne sont à leur répertoire. Veuille le Seigneur que cette Compagnie aie toujours à fleurir et à étendre son action bienfaisante!

Le bien à Cuyaba

Je ne veux pas dire par là qu'à Cuyaba il n'y ait plus rien à faire. Les spirites et autres sectaires y travaillent; cependant les fruits que donne le mouvement catholique y sont bien consolants. Don Albéra, dans la chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice et dans l'église paroissiale de Saint-Gonçalo, a distri-

bué à des centaines et des centaines de fidèles le pain des forts, à l'occasion des principales fêtes que nous y avons solennisées, comme l'Ascension, la Pentecôte, Notre-Dame Auxiliatrice, la Fête-Dieu, le Sacré-Cœur. Bien plus, le jour de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, les bons paroissiens de Saint-Gonçalo qui avaient communiqué, voulurent apposer leurs noms sur un feuillet, le présentèrent à Don Albéra, et le prièrent de vouloir bien avoir la bonté de déposer leurs noms sur la tombe de Don Boseo. Notre vénéré Supérieur majeur, en lisant ces noms, pourra se persuader que ce ne furent pas seulement de pieuses femmes qui s'approchèrent ce jour-là du banquet eucharistique.

Cuyaba compte 18,000 habitants. Les Saliésiens, en plus de la chapelle du collège et

de celle de l'Asile Sainte-Rita, confié aux Filles de MARIE Auxiliatrice, ont encore à desservir la paroisse de Saint-Gonçalo, à célébrer la messe à la cathédrale tous les matins et à l'église de la Passion. Ils vont aussi chaque jour dire la messe à Notre-Dame de la Guia et y faire un Patronage le dimanche. Ils ont un noviciat pour les jeunes clercs à Coxipo, et un autre pour les Filles de MARIE Auxiliatrice. Ce fut indubitablement une des plus grandes consolations de Don Albéra, d'avoir pu lui, professeur de Mgr Lasagna, recueillir les premiers fruits de la semence qu'il y avait jetée, en recevant la profession de sept nouveaux Confrères, dont quatre étaient de Cuyaba, et de donner l'habit ecclésiastique à cinq autres jeunes gens du Matto Grosso, comme aussi de recevoir la profession et bénir le saint habit de quelques filles de MARIE Auxiliatrice, toutes natives du pays. Dans l'un et l'autre noviciat, Don Albéra fut accueilli avec affection et un saint enthousiasme par les novices. Depuis peut-être que le Matto Grosso existe, me faisait remarquer un monsieur de Cuyaba, on ne vit autant de ses enfants se consacrer à Dieu et s'immoler par les vœux religieux.

Les seuls religieux qui existent actuellement au Matto Grosso sont les Salésiens et les Filles de MARIE Auxiliatrice. Les Salésiens ont aussi un externat à Corumba, ville inférieure à Cuyaba pour le nombre, mais beaucoup plus importante pour le commerce. Nos deux prêtres s'y multiplient pour pouvoir faire un peu de bien même à Ladario, où se trouve l'arsenal du Brésil.

Mais qu'est-ce que tout cela quand on pense que le Matto Grosso est presque trois fois plus étendu que la France et n'a que sept prêtres, dont deux dans la capitale, l'un âgé de 80 ans, et l'autre, le Vicaire général, malade depuis de longues années. Les autres, plus ou moins bien partagés, sont dispersés çà et là dans ce vaste diocèse, un des plus étendus du monde. Dire que le séminaire est complètement vide, et ce, depuis longtemps; on ne peut que s'étonner et bénir la Providence, qui a fécondé ainsi les pauvres fatigues des Salésiens. Et nos confrères se promettaient encore plus de fruits, si l'opposition des parents n'était pas aussi acharnée et systématique. La foi manque dans la vie surnaturelle, et l'affection des parents ar-

rive à un point incroyable. Combien de pauvres enfants ont montré une constance supérieure à leur âge!

Le collège de Saint-Gonçalo est plein et ne suffit plus aux besoins; les supérieurs n'y ont même pas un local où se retirer, ils dorment tous dans des hamacs, dans les chambres qui servent de classes durant le jour. On a enfin pensé à poser la première pierre d'un nouvel édifice; en furent parrain et marraine, madame la Présidente de l'état et le docteur Martin, autrefois président, représenté par Don Albéra.

Je renonce à décrire les séances théâtrales ou académiques qui se firent au collège Saint-Gonçalo, à l'asile Sainte-Rita, aux noviciats de Coxipo, Je dirai seulement que le jour de l'Apparition de saint Michel, le 8 mai, le lendemain de notre arrivée, on nous annonça qu'un groupe d'Indiens se dirigeaient vers la ville: c'étaient trois femmes et dix hommes, presque tous entièrement nus. On les couvrit du mieux possible et on les présenta à Don Albéra. Ils venaient, disaient-ils, réclamer auprès du Président, parce qu'ils ne veulent plus rester sous la direction des soldats; ils veulent des Salésiens. Pauvres Indiens! Ils ont des raisons à revendre; mais il n'est pas besoin que j'en explique les causes. Nos Confrères, traitent en ce moment pour une nouvelle colonie au milieu des Coroados; ils ont déjà acheté le terrain, proche de Goyaz, pour n'être pas sujets aux vicissitudes de la politique, et ainsi les désirs de l'Apôtre des Indiens, qui eut tant à cœur cette mission, sera un fait accompli.

A V I S

Les personnes qui désireraient recevoir les numéros du *Bulletin* où se trouvent les premiers articles de l'étude sur *Don Bosco et l'éducation*, ou bien le commencement de la *Vie de Mgr Lasagna*, n'ont qu'à nous en faire la demande. La direction du *Bulletin* s'empressera de leur faire parvenir les numéros demandés.



Une année à l'Oratoire Saint-François de Sales

Notre intention certainement n'est pas de relater un par un tous les menus faits de la vie intérieure de la Maison-mère de la pieuse Société salésienne; les plus saillants seulement suffiront. Le premier est l'érection d'un

Buste de Don Bosco

Les jeunes élèves de l'Oratoire de Turin, artisans et étudiants, inspirés par ces sentiments de reconnaissance affectueuse, qui les lient à leur Père Don Bosco et à son successeur Don Rua, voulurent qu'au point central de la maison, sous les portiques autrefois égayés par sa douce présence, s'élevât un buste qui rappellerait pour toujours sa douce physionomie. Ce buste, offert à Don Rua au jour de la traditionnelle commémoration de la fête de Don Bosco, à la fin de juin, l'an dernier, a été inauguré cette année, dans les derniers jours de janvier, alors que se célébrait solennellement la fête de saint François de Sales et se faisait le quatorzième anniversaire de la mort du Père.

L'inauguration eut lieu en présence de tous les supérieurs de l'Oratoire, des élèves et anciens élèves de la Maison. Don Rua, en recevant la remise du don précieux, remercia tout ému les jeunes donateurs et leur expliqua ce que la figure de Don Bosco, placée en cet endroit devait leur rappeler, c'est-à-dire la piété qui les tient unis à Dieu, et la

charité fraternelle qui forme, des diverses sections de la nombreuse famille de l'Oratoire, un seul cœur dans l'amour de Don Bosco. Le buste en effet se trouve placé tout proche de la porte du chœur de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, dans le mur qui sépare la cour des étudiants de celle des artisans.

Le mois de la Madone

Commencé le 23 avril, le mois de Notre-Dame Auxiliatrice attira bientôt de nombreux fidèles aux deux exercices du matin et du soir. La vallée des martyrs (Valdoeco) et l'église de MARIE étaient comme un aimant pour les cœurs. Les nombreux ex-voto reçus en ces jours en sont la preuve évidente. La neuvaine, préparation à la fête du 24, vit à son tour se joindre aux fidèles du quartier et de la ville, les pèlerins venus de cités éloignées et de pays voisins. C'est une continuelle affluence de collègues, d'instituts, de pieuses caravanes venues même de la Suisse et jusque de la France. C'est une solennelle manifestation de foi qui va grandissant chaque année.

Le congrès des Patronages

Bonne et excellente idée que celle de faire concorder cette année la convocation du Congrès des Patronages avec la venue des groupes de pèlerins. Les 21 et 22 mai étaient les

jours choisis pour la tenue des assises de tous ces hommes dévoués à la jeunesse, prêtres et laïcs, qui consacrent leur temps et surtout leurs loisirs à attirer à Dieu le cœur souvent dévoyé du jeune homme ou à préserver l'enfant du chemin de l'erreur.

Le premier congrès s'était tenu à Brescia, pendant les fêtes du centenaire de saint Philippe de Néri, celui-ci était le second et on avait voulu le mettre sous la protection de la Madone de Don Bosco. La présidence d'honneur en fut donnée aux cardinaux Richelmy, Ferrari, Svampa et Sarto; mais la présidence effective revint à Don Rua, qui se trouva le plus ancien des patronnés de Don Bosco.

Le congrès s'ouvrit le 21, par deux cérémonies, l'une dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, l'autre à Sainte-Thérèse, puis les différentes sections, au nombre de sept, se réunirent dans la matinée à l'archevêché, pour traiter les nombreuses questions ressortissant à leur programme.

Le soir, à trois heures, la salle de théâtre de l'Oratoire Saint-François de Sales, présentait un aspect magnifique, au moment de l'entrée de S. Ém. le cardinal Richelmy et des évêques d'Acqui, d'Alba, de Casal, de Suse et de Tibériade, venus pour assister à la première assemblée générale. Nous ne dirons rien des différents discours, de peur de nous voir entraînés trop loin; sauf que les orateurs suscitèrent un fervent enthousiasme chez tous ceux qui les entendirent.

Le lendemain, 22, même programme que la veille, et enfin le soir à 8 h. $\frac{1}{2}$, séance solennelle de clôture, où la musique vint s'unir à la prose et aux vers pour célébrer le zèle et le dévouement de ceux qui ne sont plus, et lancer en avant ceux qui combattent encore.

La vigile de Notre-Dame

Le 23, c'était la veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Plus grand fut encore le concours des fidèles. A 3 heures et demie devait avoir lieu dans le sanctuaire de Valdocco, la conférence de règle aux Coopéra-

teurs salésiens. Bien avant l'heure, l'église était remplie. Don Borghino, un de nos Missionnaires d'Amérique, parla avec feu et conviction, des prodiges accomplis par MARIE, pendant les 27 années d'existence de nos missions, surtout en Patagonie. Il dit aussi le bien immense que font partout en Amérique les nombreux Patronages de jeunes gens et de jeunes filles que les Fils et les Filles de Don Bosco y ont ouverts.

Les premières Vêpres et l'embrasement de la coupole préludèrent ensuite joyeusement à la fête du lendemain.

La fête de notre Mère du Ciel

Que dire que nous n'ayons déjà dit chaque année de ce beau jour de fête. Le 24 mai est depuis longtemps fameux dans les Annales salésiennes. Confessionnaux envahis, sainte table assiégée, messes à tous les autels, et sans interruption, depuis 3 heures du matin jusqu'à l'heure de la grand'messe; chants impeccables, de tous genres, de tous styles et de toutes écoles, offices pontificaux, etc., etc. Et puis, de nouveau, le triomphe de la Vierge Auxiliatrice, pareil à celui que nous avons vu l'an passé pour la première fois, en la belle procession qui parcourt les deux principales voies du quartier. Nous voudrions ne pas redire les mêmes choses, mais il nous semble que chaque année le nombre des fidèles augmente, ainsi que la dévotion et l'amour envers MARIE, secours des chrétiens. Ici se produit vraiment un phénomène contraire à ce qui se passe ordinairement dans la vie. Les vieillards ne trouvent belles que les fêtes de leur jeunesse; à Valdocco il n'en est pas de même et tout le monde, jeunes et vieux, reconnaît chaque année un progrès que tous ne cessent de redire.

La fête du Père

Un mois après, le 24 juin, ou plutôt le 23 au soir, tous les Fils spirituels de Don Rua, se trouvaient réunis pour lui offrir leurs souhaits de bonne fête. C'était la veille de la Saint-Jean, patron de Don Bosco. Ici encore,

nous glisserons, pour ne pas nous répéter. Le lendemain, 24, messe solennelle, qui pour la première fois fut exécutée en plain chant grégorien, par la *Schola cantorum* du noviciat de Lombriaseo, sous la direction de leur maître, Don Grosso, si connu autrefois à Marseille, où il dirigeait la maîtrise de Saint-Joseph. Avec lui, ce sont les pures mélodies grégoriennes que l'on entend et l'on reconnaît l'élève de Don Pothier.

l'éclat de cette belle réunion d'amis et de bienfaiteurs de l'Œuvre qu'a laissée Don Bosco aux mains de son digne et pieux successeur Don Rua.

*
**

Et le 15 août, en la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge MARIE, se terminait l'année scolaire par une dernière réunion de toute la famille. Nombreux furent les heu-



TURIN. — Présidents et principaux Membres du Congrès des Patronages.

La commémoration de Don Bosco

Cette année, la séance solennelle qui se fait, au soir de la Saint-Jean, en l'honneur et en souvenir de Don Bosco, fut particulièrement splendide. Aux premiers rangs de l'assemblée on pouvait voir S. A. I. et R. la princesse Lætitia Bonaparte, duchesse douairière d'Aoste et présidente d'honneur du Comité turinois des Dames patronesses de l'Œuvre de Don Bosco. Autour de Son Altesse, ses dames d'honneur et toute une nombreuse et brillante assistance. Les orateurs renommés qui prirent la parole, les poètes excellents qui se firent entendre, tout contribua à rehausser

reux couronnés du jour et tous ne rêvèrent plus que vacances. Le lendemain matin en effet, la porte s'ouvrait pour laisser envoler ceux qu'une famille attend encore, mais grand est le nombre de ceux à qui la Providence a refusé ce bonheur; heureux sont-ils d'avoir trouvé dans la Famille salésienne, un abri contre les intempéries de la vie.





Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Il est rétabli

Grangettes, 7 juillet 1902.

Je vous envoie deux francs, que j'ai promis à Notre-Dame Auxiliatrice, pour obtenir la guérison de mon mari. Maintenant, il est rétabli. Grâces Lui soient rendues. Je me recommande à vos prières, avec toute ma famille.

C. M.

Grâces obtenues

Randens, 8 juillet 1902.

Je vous envoie un mandat de huit francs, pour remercier Notre-Dame Auxiliatrice des grâces obtenues, et vous prie de faire célébrer le saint sacrifice de la messe pour des besoins pressants.

J. J.

Promis de faire insérer

Annonay, 10 juillet 1902.

Ayant obtenu de Notre-Dame Auxiliatrice la grâce que je sollicitais, je vous adresse cinq francs en mandat-poste pour vos orphelins. J'avais aussi promis de le faire insérer dans le *Bulletin salésien*, je viens accomplir ma promesse.

Gloire et reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice.

J. M.

Pour deux grâces

Doué, 19 juillet 1902.

Je vous adresse un mandat de quinze frs., pour deux grâces, obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice et de saint Antoine. Je vous prie de vouloir bien le faire insérer dans le *Bulletin salésien*, en témoignage de ma reconnaissance, car cette maigre offrande était promise, et j'ai obtenu les deux faveurs.

E. G.

Deux guérisons et une reconnaissance

19 juillet 1902.

M^{me} A. vous prie de lui faire dire deux messes pour le soulagement des âmes du Purgatoire les plus délaissées, par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. Elle demande qu'on insère, dans le *Bulletin* des grâces de Notre-Dame Auxiliatrice, deux guérisons et une reconnaissance pour la réussite d'une affaire.

T. A.

Vue améliorée

Amboise, juillet 1902.

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli, un mandat poste de cinq francs, pour une faveur obtenue par Notre-Dame Auxiliatrice, pour ma vue, qui s'est bien améliorée depuis la neuvaine faite à cette bonne Mère. Veuillez bien faire célébrer une messe en reconnaissance.

V. de L.

Heureux examen

Somme, juillet 1902.

J'ai l'honneur de vous envoyer cinq francs pour remercier Notre-Dame Auxiliatrice de toutes les grâces qu'Elle nous a obtenues : Heureux examen, protection particulière en faveur de nos élèves.

E. S.

* * *

Marseille.

Action de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice et à l'Esprit-Saint, pour une opération évitée le jour de la Pentecôte. Prière d'insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien*.

R. L.

* * *

Xertigny, juillet 1902.

Un bon de poste de cinq francs, pour l'œuvre de Don Bosco, pour une grâce obtenue.

G. D.



AMÉRIQUE DU SUD

BRESIL

Les Bulletins d'avril, mai, juillet et août, ont donné le récit de l'exploration faite par un de nos Missionnaires, au sein des tribus des Cajabys. Aujourd'hui, nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos Lecteurs, une nouvelle relation écrite par le supérieur même de la Mission du Matto Grosso, Don Malan, et qui décrit les premiers résultats obtenus dans cette nouvelle entreprise de nos Missionnaires, au sein des forêts vierges du Brésil.

De Cuyaba aux rives de l'Araguaya

par Don Malan, supérieur de la Mission du Matto Grosso.

Me voici, enfin de retour au milieu de mes chers Confrères et des bons enfants de notre collège Saint-Gonçalo, que j'avais quittés, il y a environ deux mois, avec tant de regrets. Dieu merci, l'excursion, dont je vous parlais dans ma dernière lettre, s'est terminée avec satisfaction, et elle sera, j'espère, une source de fruits abondants pour le salut de tant d'âmes, qui croupissent encore dans les ténèbres d'un grossier paganisme.

J'ai parcouru, à cheval, plus de 1500 kil., depuis les rives de la petite rivière Coxipo, qui traverse la propriété de notre noviciat Saint-Antoine, jusqu'aux bords de l'immense fleuve Araguaya qui sert de limites entre les Etats de Matto Grosso et de Goyaz, deux des plus vastes de la Confédération brésilienne.

Projet et but de l'expédition

Depuis longtemps, nous nous étions proposés de pénétrer dans l'intérieur des impra-

ticables forêts du Nord pour y visiter les féroces Indiens Cajabys, CacaHyris, Tapâncihias, Parecys, et tant d'autres, poursuivis par les balles des civilisés *Seringueiros* et *Poçeyros*, les premiers chercheurs de caoutchouc, et les seconds de *poaya*, herbe médicinale d'une grande valeur. Tous ces gens sont de vrais explorateurs des bois, qui une fois engagés dans la lutte, due à l'imprudence de quelques-uns de leurs compagnons, doivent souvent se résigner à passer des nuits blanches, croyant à tout moment entendre le sifflement d'une flèche empoisonnée, ou sentir la pointe aigüe du terrible *Jurupára*, flèche plus offensive que le fer et, avant-coureuse d'une mort certaine. Ce desideratum fut complètement satisfait en mai et juin 1900, quand j'envoyai Don Balzola avec le coadjuteur Milanese en ces lointains parages, à la recherche d'âmes malheureuses sous tous les points de vue. Notre missionnaire sut mener à bonne fin la difficile entreprise de contenir les ardeurs belliqueuses de ses compagnons d'expédition qui, nombre de fois, furent sur le point de rétribuer largement les envois de flèches — faits d'une manière trop peu amicale par nos bons amis les Indiens. — Aussi, si le missionnaire salésien n'avait obtenu d'autre résultat que d'éviter de sanglantes représailles, ce serait déjà un motif suffisant pour qu'il eût droit à l'admiration et à la gratitude de tous, civilisés ou sauvages ! C'est, du reste, le propre jugement, que portent tous ceux qui ont des relations avec les Indiens, gens vindicatifs, méchants, et toujours prêts à hâter l'extermination de la race indienne plutôt que de se priver du plaisir sanguinaire d'une vengeance d'autant plus horrible qu'elle a pour mobile une passion aveugle et barbare.

Pendant mon absence de Cuyaba, l'arpenteur Georges Bodstein est revenu d'une ex-

pédition faite au Nord! Il avait été nommé chef d'une forte troupe, partie de notre port en juin 1901, et chargé d'une expédition qui avait le même but que celle que notre missionnaire a accompagnée. Arrivé au principal village des Cajabys, l'équipage de la petite embarcation devint le point de mire de centaines de flèches, lancées par de redoutables arcs d'*Arucira* (bois beaucoup plus résistant que le chêne) tendus par les bras vigoureux d'une multitude d'Indiens complètement nus et sortis, comme par enchantement, de la profondeur des bois, pour attaquer des deux côtés du fleuve la petite expédition! Malgré cette attaque imprévue, M. Bodstein ne perd pas courage, avec un sang-froid admirable, il ordonne aussitôt de jeter l'ancre, et s'élançant dans une chaloupe avec ses dix compagnons, il descend à terre, sous une pluie de flèches, et commence des décharges répétées de ses puissants et rapides Winchester. Après un horrible carnage et, complètement victorieux, les explorateurs, enivrés par la lutte, saccagèrent, incendièrent et détruisirent de fond en comble le malheureux village. Ce fait qui m'a été raconté avec toutes ses circonstances par le chef même de l'expédition a été diversement commenté, mais tous d'un accord unanime craignent avec nous une attaque générale de la tribu contre toute nouvelle expédition, ou colonie, qui voudrait se fonder dans leurs parages.

Dans l'expédition, à laquelle a pris part notre missionnaire, rien de semblable n'est arrivé. Elle aussi fut assaillie par une nuée de flèches dont plusieurs passèrent bien près de notre cher Confrère et de ses compagnons; ceux-ci s'apprêtaient déjà à répondre par des balles aux terribles flèches, mais c'est alors que Don Balzola, usant de toute l'influence qu'il avait su conquérir sur le personnel de l'expédition, obtint qu'on ne tirerait qu'à la dernière extrémité! Peu après, comme on l'a vu, Don Balzola, par son courage et par de petits présents, pacifiait les belliqueux Indiens qui pour démontrer leur amitié, invitèrent, avec toute la grâce dont est capable un Indien, notre vaillant Confrère à danser avec eux: ce qu'il fit de très bon cœur. C'était peu, mais cependant, c'était un beau résultat que ce contact du ministre de la véritable religion avec ces terribles enfants des bois qui rarement laissent les civilisés pénétrer dans

leurs repaires, sans en tuer quelques-uns.

A cause de ces déplorables événements, tout bien est paralysé pour très longtemps peut-être, car ces malheureux Parecys ne rêvent que vengeance et nos missionnaires seraient inutilement massacrés. Le Nord et l'Ouest du Matto Grosso nous étant fermés, nous pensâmes aussitôt à une autre région, où du reste, la Providence semble nous appeler d'une manière évidente, soit par les demandes des civilisés, soit par celles des pauvres Bóróros qui gardent toujours un fidèle souvenir du bien que nous leur avons fait à la colonie Saint-Laurent.

Il y a déjà longtemps, en effet, que beaucoup de personnes, amies sincères de nos œuvres, ne cessent d'attirer mon attention vers l'Est de l'état, c'est-à-dire vers ces régions que traverse la ligne télégraphique qui unit notre capitale avec Rio de Janeiro, la capitale fédérale. Toutes ces régions sont dévastées par les Córóados ou Bóróros (c'est la même tribu), aussi pacifiques dans leurs villages que féroces quand ils errent à travers les forêts. De plus, à tout cela, il faut ajouter que plusieurs de nos confrères, prêtres et coadjuteurs parlent déjà assez bien le dialecte de ces Bóróros dont nous connaissons aussi presque toutes les coutumes. C'est pourquoi, vu les grandes nécessités, tant de la partie sauvage que de la partie civilisée, nous avons résolu de pourvoir au plus urgent et d'aller catéchiser la tribu Bóróro, qui privée des secours qu'elle recevait de l'ancienne colonie Saint-Laurent, est retournée plus que jamais à sa vie nomade, et ses redoutables guerriers attaquent sans pitié les gardes de la ligne, les pacifiques fermiers et les colons de l'intérieur.

Notre bien-aimé Père Don Albéra, visiteur général et représentant du Successeur de Don Bosco, dès son arrivée en ces terres lointaines, est resté atterré à la vue du bien immense qu'il y aurait à faire dans toutes les branches de l'éducation et de l'instruction. Aussi la première fois qu'il s'est exprimé en public, il a prononcé les paroles suivantes: « En pénétrant dans l'enceinte de ce collège, je me suis souvenu que le regretté Mgr Lasagna disait un jour à Don Bosco: « Comme elle est grande, comme elle est vaste, la mission de vos Fils dans le Brésil!... » Et je suis resté saisi d'admiration en voyant les progrès de

cette difficile mission. Quand j'écrirai à notre vénéré père Don Rua, je lui décrirai les grandes entreprises de mes Confrères de Cuyabá et le vaste champ d'action que la Providence a réservé aux pauvres Fils de Don Bosco, dans cet immense Matto Grosso.»

Cet encouragement, ainsi que beaucoup d'autres de notre bon Supérieur Don Albéra, nous donnèrent la dernière impulsion. Je résolus de recommencer avec une nouvelle ardeur l'évangélisation des pauvres Indiens et de prendre à notre charge toutes les dépenses; ainsi on ne pourra nous congédier, comme cela est arrivé à la colonie Saint-Laurent, quand nos travaux commençaient à donner des fruits abondants.

Aussitôt que notre bon Père Don Albéra nous eût laissés pour voler en d'autres contrées faire le bien et donner des âmes à JÉSUS, nous commençâmes nos préparatifs de voyage, toujours fermement résolus, nous aussi, de conquérir au divin Sauveur les âmes de nos frères les Indiens. A cause de l'étendue du pays à parcourir, des difficultés du climat, du motif de notre excursion et beaucoup d'autres choses encore, un voyage ici ne manque pas de poésie; il a ses beautés terribles, ses heures de joie, ses jours de souffrance et en même temps de consolation indicible pour le cœur du missionnaire, qui s'extasie toujours plus à la vue de la grande moisson à cueillir pour le royaume des cieux. Plaise à Dieu que ces simples pages, écrites à la hâte, tantôt dans la tente après la pénible marche sous un soleil torride, tantôt même en chevauchant et toujours persécuté par des centaines d'animalcules de toutes espèces, oh! si, plaise à Dieu que cette humble narration puisse inspirer à quelques âmes généreuses de venir à notre aide, soit par de ferventes prières, soit par d'abondantes ou même de modestes aumônes, moyens si puissants sur le cœur de Dieu qui récompensera au centuple les âmes aimantes qui les auront employés pour aider l'humble missionnaire dans la conquête des âmes.

Le départ

Le 28 août dernier, à onze heures du matin, nous partions de Cuyabá, l'âme pleine de vifs regrets d'avoir à nous séparer d'êtres chéris avec lesquels nous vivions si étroitement unis.

Nos bons élèves voulurent nous surprendre agréablement, en improvisant une petite séance académique, des plus émouvantes, car, dans toutes les compositions, dans tous les discours, transperçait tour à tour la douleur de la séparation et la joie du bien qui allait se faire! Nous partîmes *in nomine Domini*. Nous étions trois Salésiens, Don Balzola, le coadjuteur Joseph Gabet et moi. L'Inspecteur de la ligne télégraphique, M. Pierre Fernandez, homme très aimable, avait voulu s'unir à nous, mettant à notre disposition la longue expérience qu'il avait acquise des régions que nous allions visiter. Nous avions encore avec nous deux *camarades* ou hommes chargés du service journalier de nos animaux.

Outre les animaux de selle, nous emmenâmes aussi trois bêtes de somme, pour porter nos bagages et les vivres les plus indispensables. Nous avions en grand soin d'emporter avec nous un autel portatif, ne voulant pas être privés, durant un si long voyage, de la grande consolation de célébrer le saint Sacrifice.

Nous allions sortir de la ville quand je fus prié de m'arrêter un instant pour confesser une pauvre femme qui, depuis de longs mois, gémissait sur un lit de douleur. C'est la marraine du premier salésien Matto-Grossensais, femme très pieuse, d'une foi à toute épreuve; elle demandait seulement à Dieu de voir son cher filleul monter les degrés du saint Autel. La divine Providence n'a pas voulu lui donner une si grande consolation; peu de jours après mon départ, elle rendait sa belle âme à Dieu.

Après une heure de marche, nous donnons le dernier *Adieu* aux pieux novices de Coxipó et à Don d'Oliveira qui nous avaient accompagnés jusque-là. Notre petite caravane fort bien animée, s'élance à travers l'espace sans fin, couvert de bois incultes et formant parfois d'admirables fouillis, bois souvent impénétrables où les échos des montagnes répètent les mugissements et les cris de toutes espèces d'animaux sauvages, depuis la terrible *onça*, espèce de tigre, jusqu'à l'énorme *Loucoury* ou serpent boa. Nous voilà donc en marche, au son compassé et monotone du sabot des mulets, qui enfoncent avec une tranquillité imperturbable dans un sable très fin, ou qui buttent contre une pierre de cristal *cauga*, espèce de ciment romain, mais ferru-

gineux et moins résistant. Alors que le cheval plus bouillant semble vouloir dévorer l'espace qui fuit sous ses pieds rapides, le patient mulet, chargé de deux *bluacas* — grandes malles de cuir — va tête-basse semblant méditer sur les énormes distances à franchir, en échange d'une maigre ration de maïs et d'un peu d'herbe à moitié brûlée par le soleil. Quand le patron fatigué se repose, alors seulement, il est heureux.

Nous reprenons de nouveau le sujet de nos conversations depuis tant de jours, c'est-à-dire le motif de notre voyage aux *Barreiros*, aux fleuves *das Garças Araguaya*, les explorations que nous avons l'intention de faire avant de choisir définitivement le centre colonial que nous avons résolu de fonder au plus tôt. Nous suivons toujours la large route de la ligne télégraphique, dont les innombrables poteaux ressemblent à autant de sentinelles avancées de la civilisation. A huit heures du soir nous arrivons à l'*Arica*, petite rivière affluente du Cuyaba, où les caravanes ont l'habitude de s'arrêter à cause de l'abondance de l'eau et, par conséquent, du pâturage pour les animaux, véritables richesses que les voyageurs recherchent toujours quand ils doivent faire halte. Là, nous rencontrâmes le coadjuteur Gabet et nos muletiers qui, avec les bêtes de somme, nous avaient précédés. Jusqu'ici il n'est survenu aucun incident.

Le mulet du diable

L'aurore, le 29 août, nous surprit dans une vaste plaine, d'où, sans pouvoir célébrer le Saint Sacrifice, nous sortîmes au plus tôt pour éviter une forte pluie qui menaçait de transformer notre campement en rivière: aussi préférons-nous être mouillés en marche. Parmi les mulets de notre expédition, quatre appartenaient au gouvernement qui, en vue de la louable fin de notre mission, nous les prêta; toutefois, ils étaient si faibles et si abattus, car ils revenaient de la désastreuse expédition gouvernementative, qui avait pour but de tracer une route de communication entre le Matto-Grosso et le Pará, qu'ils donnèrent bientôt des indices certains de ne pouvoir résister à notre long voyage. Un d'eux tomba sept ou huit fois dans un parcours de moins de 25 kilomètres. L'excellent Pierre Fernandez m'o-

biégea à recevoir une de ses meilleures bêtes pour remplacer celle que je montais, véritable montagne de chair, d'une allure pesante et d'un trot lent.

A notre arrivée à un endroit appelé *Pindakyrat*, nous mettons pied à terre afin que, durant quelques minutes, nos animaux puissent prendre haleine et se restaurer avec la belle herbe qu'il y avait en cet endroit, quand tout à coup, sort du *Cerrado*, bois de quelques années, un mulet sauvage, la crinière hérissée, qui braie horriblement et passe rapide comme une flèche à travers le campement. Nos animaux surpris et pleins d'épouvante fuient, bien que sellés, de tous côtés; l'un entre dans le bois, l'autre reprend la route que nous venons de faire, celui-ci va ça et là, les autres enfin suivent le trop fameux mulet, cause de toute la catastrophe; un certain *quidam* fut bien près de récompenser par quelques coups de carabine, le stupide instrument du démon, qui, sans aucun doute, voulait nous faire perdre courage, mettant des obstacles à notre voyage si bien commencé. L'histoire de ce mulet sauvage est fort longue et bien des légendes courent sur son compte, car, très souvent, il a causé pareil désastre à des marchands ou explorateurs qui passaient dans ces mêmes parages. D'excellents cavaliers lancés à sa poursuite, n'ont jamais pu le prendre malgré leur habileté à lancer le lasso; aussi nos populations sont presque portées à le croire parent du diable!

J'ai appelé catastrophe, l'irruption de ce mulet furieux et je n'ai pas trop dit! En effet, nos animaux partirent, en le voyant, avec une telle furie, que plusieurs selles de cuir fortes et neuves furent mises en assez mauvais état, les *bluacas* lancées violemment à terre, nos bagages éparpillés à travers le camp et les bois qui nous environnaient; beaucoup de choses furent complètement détériorées, entre autres notre machine photographique, malheur irréparable. Ce fut un moment de cruelle angoisse pour nous tous! A pied, car toutes nos montures avaient fui, presque sans aliments, loin de toute habitation, que faire, quelle décision prendre? Il fallait se résigner et réparer au plus tôt le désastre! J'envoyai donc immédiatement notre Confrère Gabet avec les muletiers, suivre la trace des animaux afin de les rejoindre jusqu'où la peur les avait conduits. Pour cette

difficile recherche ils employèrent près de deux jours! A six heures du soir mon cheval fut rencontré sans aucun harnais par M. Antoine Bueno, qui a son habitation à quelques kilomètres du lieu de l'accident. M. Bueno, en venant nous ramener l'animal, trouva une partie des harnais, le reste fut retrouvé le lendemain seulement. Après deux jours de travaux fatigants, nous avons réuni la plus grande partie de nos bagages et retrouvé tous nos animaux, hors le mulet de notre bon ami Fernandez qui, malgré toutes nos recherches resta absolument introuvable! On dit que quarante jours après l'incident il a été vu errant à travers bois, ayant encore la selle, mais elle était descendue sous le ventre; il avait probablement été endiablé par l'autre mulet, car il fut impossible de l'approcher.

Le lendemain matin, nous célébrâmes la sainte Messe, à laquelle assista toute la caravane, et, après avoir fait toutes nos pratiques de piété, nous nous réunîmes pour délibérer sur ce que nous devions faire. Nous décidâmes que Don Balzola retournerait à Cuyabá changer deux mulets absolument inutiles. Notre Confrère réapparut donc, complètement à l'improviste, au collège Saint-Gongalo, à trois heures du soir, le samedi 31 août. Pendant ce temps, j'eus l'occasion d'exercer le saint ministère et d'un mauvais tour que le démon avait voulu nous jouer, le bon Dieu fit résulter le bien pour plusieurs âmes, car un assez grand nombre de personnes, ayant appris vaguement qu'un prêtre se trouvait dans le voisinage, n'hésitèrent pas à faire dix et même vingt kilomètres pour venir entendre la parole divine, se confesser, communier et faire baptiser leurs enfants. Je distribuai un chapelet à chacun de ceux qui avaient communié, et une médaille de la Sainte Vierge à ceux qui avaient assisté à la cérémonie religieuse, tous furent satisfaits.

Le premier septembre, après la messe conventuelle, Don Balzola sortit de nouveau du collège pour venir nous rejoindre; il emmenait avec lui un muletier et trois bons animaux, dont l'un appartenait à notre infatigable ami M. Jean Marqués Terréna. Quand notre confrère arriva au campement, il nous trouva désolés et même ennuyés de notre villégiature, si on peut appeler ainsi notre demeure à *Pindahijral!*

Une mauvaise nuit

Tout étant remis en bon ordre, les animaux prêtés, avantageusement substitués, le 3 septembre nous nous remîmes en marche et, avides de dégourdir nos membres, nous fîmes une longue *fauchada*, c'est-à-dire que nous brûlâmes l'espace immense qui s'étendait à perte de vue devant nous! Un contretemps nous attendait à la nuit, contretemps qui devait se renouveler presque journellement.

A peine avions-nous dressé notre tente que le vent se mit à souffler fortement; peu après de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber et se multiplièrent rapidement; bientôt il pleuvait à verse. Nous n'avions eu que le temps de mettre en sûreté l'autel portatif et quelques autres objets délicats. Il m'est impossible de dépeindre toute l'originalité de notre critique position, pendant la tempête, abrités sous une tente qui ne cubait pas plus de huit mètres, étouffés, asphyxiés par l'air pesant de l'atmosphère dont l'état hygrométrique excessif s'aggravait encore par la respiration continuelle et robuste de huit forts poumons. La pluie pénétrant par les pores de la tente nous trempa peu à peu jusqu'aux os. Sous nos pieds passaient des torrents d'eau et nous redoutions qu'ils n'emportassent quelques-uns de nos bagages. Tout cela au milieu d'une obscurité horrible et sans pouvoir réussir à nous endormir. Les muletiers, n'ayant pas où s'abriter, tremblaient de froid, grâce à l'humidité de leurs vêtements et au changement de température.

Hors de notre baraquement, nos animaux en demi-cercle et tête basse résistaient impassibles aux rafales de la tempête; la vive lumière des éclairs donnait un aspect lugubre à ce triste abri où souffraient huit êtres raisonnables, rois de la nature, et maîtres autrefois des éléments alors déchaînés. Pendant qu'au dehors la tourmente faisait rage, une scène curieuse se passait parmi nous; dans la partie supérieure de notre gîte j'avais attaché mon hamac; dessous, Don Balzola et l'Inspecteur de la ligne croisèrent les leurs. Comme draps nous avions chacun une énorme peau de bœuf. Sous cet abri improvisé, étendu sur les malles et les harnais, un de nos muletiers, joyeux mais menteur comme un arracheur de dents, contait de prétendues prouesses, auxquelles il avait toujours pris la

principale part. C'est un de ces Africains libérés, encore en assez grand nombre au Brésil. Il avait pris la meilleure place, car il était complètement à l'abri de la pluie, au moins quant à la partie supérieure. Nous passâmes ainsi les longues heures de cette nuit, doublement mémorable, tant par les privations et les souffrances corporelles que par les drôles histoires, joyeusement narrées par le muletier Palharé qui, noir comme du charbon et d'une stature rachitique, mais privé d'une partie de ses dents, parlait d'une manière excentrique, nazillarde et mesurée qui le faisait ressembler à un polichinelle vivant.

Aventures de Palharé

Nous fûmes dédommagé de l'horrible nuit que nous venions de passer par une fraîche matinée, avantage bien rare qu'un peu de fraîcheur dans ce chaud Matto-Grosso; aussi, après avoir célébré la sainte Messe, nous profitâmes de la bénignité de sa majesté le Soleil pour faire une forte marche. Nos muletiers nous avaient précédés de plusieurs heures. Nous les rejoignîmes à 25 kilom. de notre dernière halte.

Notre moricaud de Palharé accompagnait à pied son mulet, — il craignait, en allant à cheval, d'endommager certaine partie de sa très respectable personne — et il ne cessait de chançonner. C'est un vieux soldat de l'empire; il a souvent fait le long voyage du Matto-Grosso à Rio de Janeiro, accompagnant d'importants convois. Dans la soirée, après une marche déjà bien longue, notre brave Africain commençait à n'en plus pouvoir de fatigue. Il eut alors une idée excentrique: pour s'épargner la peine de tenir lui-même les guides du mulet, il trouva tout naturel de les attacher à la queue d'un cheval. Tout alla comme sur des roulettes, pendant quelques minutes!... déjà notre homme pensait être plein de génie, quand, hélas! tous ses beaux rêves s'évanouirent, comme jadis s'évanouirent ceux de Perrette au pot au lait; un semblable accident venait d'arriver. Le mulet, ayant butté contre un tronc d'arbre, tomba, et le voilà les quatre fers en l'air; mais en même temps, le cheval fut tiré par la queue d'une manière désespérée. Alors le brave coursier se mit à faire des bonds et à donner des ruades; mais plus il se démenait, plus il sentait les tiraillements qu'éprouvait

sa malheureuse queue. Je ne sais ce qui allait arriver, ou si le mulet allait être tué ou au moins mis hors de service par une des ruades du cheval, ou si la queue de celui-ci allait rester comme trophée de la victoire du mulet? Heureusement, M. Alexandre, garde de la ligne qui se trouvait par là, accourut au bruit de la lutte et avec une présence d'esprit admirable, coupa la corde de cuir qui était cause innocente de la lutte entre deux animaux qui d'ordinaire vivent en si bonne harmonie!

Ce ne fut pas là l'unique extravagance de notre trop bizarre Africain. Nous avions fait à peine quelques centaines de mètres, après l'étrange aventure que je viens de vous narrer, quand Palharé, devenu l'objet de nos rires, soit confusion, soit fatigue, refusa net d'aller en avant; il s'étendit avec son flegme de nègre sur le bord de la route, à l'ombre enchanteresse d'un beau figuier de plusieurs mètres de circonférence et on ne put le décider à suivre la caravane. A toutes nos instances il se contenta de répondre: *Mulet va, mais ze le rezoins tout de même*; et sans plus s'importer de nous, il s'étendit de tout de son long sur la terre dure comme le plus heureux des mortels. Quand nous arrivâmes là où nous devions faire halte, j'attendis plusieurs heures Palharé, mais comme il ne venait point, j'envoyai à sa recherche. On le trouva venant cahin-caha et à demi-mort, disant d'un ton pleurard: « J'ai eu le vertige et le mal de mer en plein bois. »

Nous étions arrivés à la *Conceição do aguassu* lieu plus connu aujourd'hui sous le nom de *Rauchao* (lisez Rauchan), parce qu'il y a là plusieurs *nauchos* assez bien édifiées et quelques maisonnettes couvertes en tuiles, propriété du gouvernement fédéral!

Sans perdre un instant, nous dressâmes la table; ce ne fut pas long, car la table du missionnaire est bien rudimentaire! Nous avions vraiment une *fringale*, car depuis le matin nous n'avions rien pris, et je vous prie de croire que la tasse de café était digérée et redigérée. Pendant que les muletiers soignaient les animaux, nous achevâmes de réciter notre bréviaire, ce compagnon inséparable du missionnaire. Nos pratiques de piété terminées, nous nous empressons de tirer revanche de la mauvaise nuit que nous venions de passer.

Ascension et panorama

Le lendemain, 5 septembre, après avoir célébré, nous fîmes quelques baptêmes et, sans perdre de temps, nous prenons congé des habitants et nous suivons notre voyage dans la direction du *Rio Mauso* (Rivière tranquille), qui l'est seulement de nom, car il n'y a pas de pont qui puisse résister à la force de ses eaux croissantes! Nous nous arrêtâmes un instant au *Tijucal*, gros ruisseau dont l'eau est excellente. Après nous être rafraîchis, nos animaux étant un peu reposés, nous commençâmes l'ascension d'une montagne fort escarpée, appelée *Chapada*. Après deux heures et demie de marche sur des pierres noires et aiguës, tantôt serrés entre d'énormes rochers, tantôt éloignant ma monture d'affreux précipices, souvent laissant à l'instinct de l'animal le choix des meilleurs sentiers, soit à pied, soit monté, traînant mon cheval ou me laissant traîner par lui, fatigué de corps et d'esprit, j'atteignis enfin la cime de la montagne. Nous étions à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

(A suivre.)



La fête du Sacré-Cœur de JÉSUS à l'Orphelinat Catholique de D. Belloni à Bethléem

Notes d'un Pèlerin de Terre Sainte

Le souvenir de la fête du 6 juin 1902 reste un des plus beaux et des plus consolants parmi ceux que j'ai emportés de Terre-Sainte.

M. le Chanoine Belloni est d'une grande parcimonie en toutes choses; il n'en est certainement plus de même, lorsqu'il s'agit de la décoration du saint lieu. Pour l'église, pour tout ce qui regarde le culte, il ne dit jamais: c'est assez.

C'est ce que j'ai été obligé de croire et ce que j'ai constaté de mes propres yeux. Pèle-

rin de Terre-Sainte, j'ai visité nombre de sanctuaires; un des plus beaux est certainement l'église du Sacré-Cœur de Bethléem, qui est en même temps l'église de l'Orphelinat catholique.

J'aurais bien à faire, si je voulais décrire ce monument; mais je ne veux pas entrer dans des considérations qui sortiraient de mon sujet; je me borne à narrer ce dont j'ai été témoin en ce jour inoubliable de la fête du Sacré-Cœur.

Invité par le R. P. Belloni, Supérieur de l'Orphelinat catholique, à passer cette journée sous son toit, j'acceptai volontiers, et je jouis largement de la gracieuse hospitalité qui m'était si gentiment offerte.

Mgr Louis Piccardi, le nouvel évêque coadjuteur de Son Excellence Mgr le Patriarche latin de Jérusalem, avait daigné accepter l'invitation de son ami M. le Chanoine Belloni. Il était arrivé la veille au soir et, avec une bienveillance vraiment paternelle, il s'était mis à la disposition des élèves internes de l'Orphelinat. Pendant plus de deux longues heures, il s'était fait tout à tous, voulant les gagner tous à JÉSUS-CHRIST!

L'on peut penser si Mgr Louis est aimé à l'Orphelinat catholique. Curé de Beitgiallah, il se prêtait, m'a-t-on dit, chaque samedi et la veille des grandes fêtes, pour entendre les orphelins d'Abouna Antoine; maintenant qu'il a été élevé à la dignité épiscopale, il n'a pas oublié ses jeunes pénitents; il est devenu leur protecteur; il continue à se montrer l'ami sincère du vénérable prêtre qui se trouve à la tête de l'Établissement. Il peut dire en toute vérité qu'il connaît ses brebis et que ses brebis le connaissent.

Le 6 au matin, au milieu d'un grand concours de peuple, en présence des enfants des maisons de Beitgemal, de Crémisan et de Bethléem, Mgr dit la messe de communauté et distribua la communion à près de 250 personnes, dont plus de 200 enfants. Quelle splendide couronne pour le Sacré-Cœur rayonnant au-dessus du maître-autel, bénissant d'une main cette portion choisie du divin berceau, et de l'autre leur montrant son cœur tout brûlant d'amour. De ses lèvres semblent encore couler ces douces paroles: « Laissez venir à moi les petits enfants; c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des Cieux. » Et les chœurs, com-

prenant cet appel muet, répondaient avec amour: *Veni, Domine!* — Venez, Seigneur JÉSUS! Oh! avec quel bonheur ces jeunes cœurs devaient s'unir à ce Cœur adorable qui pour la première fois avait palpité d'amour pour les hommes dans cette cité bénie de Bethléem.

Mgr Piccardi assista pontificalement à la grand'messe chantée par un père du couvent franciscain de Bethléem. La messe de Sainte-Cécile de Gounod fut interprétée avec beaucoup de goût par la maîtrise de la maison. Je pus me persuader que ces enfants Arabes-syriens sont tout aussi capables de formation que nos jeunes Européens. La petite séance récréative musico-littéraire qu'ils offrirent ensuite à Monseigneur m'en donna une nouvelle preuve.

Au déjeuner, parmi les invités, je remarquai avec satisfaction le vaillant directeur de notre Pèlerinage. Le R. P. Bailly, accompagné du Père Ernest, honorait ainsi de sa présence ces agapes fraternelles, si salésiennes, je dis bien, car au milieu de ces religieux de nationalités et de langues diverses, l'on se sentait à l'aise, le tout étant empreint de ce cachet de simplicité, d'amabilité que l'on retrouve toujours chez les Fils de Saint François de Sales, chez les religieux de Don Bosco.

Après le toast plein d'à propos que fit un religieux français de la maison, le R. P. Bailly sut trouver un mot délicat à l'adresse du nouvel évêque, qui en 1882, étant curé à Nazareth, accueillait les premiers pèlerinages de Pénitence, et du bon Chanoine Belloni, qui en ces temps héroïques, avait mis plusieurs fois à la disposition des pèlerins son Établissement, ses religieux et leur dévouement.

A 4 heures, chant des Vêpres, suivies de la procession du Très Saint Sacrement. Malgré que ce fût un jour férié, la foule était énorme, l'église était comble. Mgr Piccardi porta lui-même le Saint Sacrement; l'ordre fut parfait. A la symphonie des instruments succédaient les chants liturgiques du clergé, les cantiques arabes et français des externes et des internes. Je fus particulièrement touché en entendant ces jeunes enfants chanter avec piété et entrain, le « Pitié, mon Dieu, etc. »

Dieu, j'en ai la douce espérance, ne saurait laisser périr notre belle France; il doit avoir des desseins miséricordieux sur ce beau pays

dont il s'est servi si souvent pour la civilisation et le bonheur des peuples étrangers.

Le parcours de la procession fut assez long, il longea autant que possible l'enceinte extérieure du grand Orphelinat de D. Belloni.

Pendant ce temps, l'église avait été illuminée; elle présentait un aspect féérique; mille feux couraient sous la voûte, le long de la nef, embrasant les lustres des autels latéraux, jetant des reflets d'or sur les riches tentures qui décoraient les colonnes du temple. Le maître autel resplendissait: de chaque côté, deux cœurs aux contours de feu, au milieu, le trône soutenu par deux anges aux ailes déployées; c'est là que vint se reposer le Roi des rois, le doux Emmanuel, Dieu avec nous.

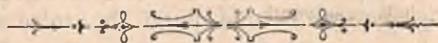
Le nombreux clergé put à peine trouver place dans le chœur; les élèves furent obligés de monter dans les galeries, leurs places étaient prises. Au dehors, les pistolets, les fusils faisaient rage. Que voulez-vous? Il paraît que c'est dans les usages du pays; pas de fêtes sans force coups de feu.

On chanta l'hymne au Sacré-Cœur; puis le *Tantum ergo*, en musique, et Monseigneur fit descendre la rosée des grâces célestes sur toute cette bonne population prosternée devant son Roi.

Et moi aussi, je me prosternai, demandant au Sacré-Cœur de Jésus de bénir notre Pèlerinage, de bénir le Pasteur et le Père de tous ces chers enfants. Je contemplai ces jeunes têtes courbées dans l'adoration de ce même Dieu que j'adorais moi-même, appelées à ceindre la même couronne dans le Ciel; de douces larmes mouillaient mes paupières et je chantai avec transport le *Laudate Dominum*, remerciant le Seigneur du bien accompli par ce digne prêtre qui a nom Don Antoine Belloni. Chers compatriotes, n'oubliez pas les orphelins de l'Orphelinat catholique et disons souvent avec eux:

Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur,
Sauvez, sauvez la France
Par votre Sacré-Cœur.

Un Pèlerin de Terre Sainte
J. R.





Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

CHAPITRE XIX

(Suite)

Le 7 février 1878 fut un jour de deuil pour toute l'église. A Rome, l'angélique Pie IX terminait par une sainte mort sa longue vie, toute tissée de roses et d'épines, de gloires et de douleurs. La cruelle nouvelle portée sur les ailes de l'électricité, transperça comme un poignard aigu, le cœur de tous ses enfants chéris. Les Salésiens sentirent profondément la grandeur de cette perte, eux qui reconnaissaient dans l'auguste Pontife leur plus insigne bienfaiteur, celui qui par les œuvres et la parole avait soutenu leur Fondateur aux moments les plus difficiles et en avait approuvé ensuite la pieuse société. Cependant au Collège de Villa Colon, qui avait pris le nom du grand Pie IX, le deuil pour la mort de son bienfaisant protecteur devait prendre une forme plus solennelle qu'en toute autre Maison salésienne. Le 28 mars, en l'église de Sainte-Rose, toute tendue de noir, au milieu du concours de tout ce qu'il y avait de mieux parmi les familles de la capitale, fut célébré un service funèbre, avec musique excellemment préparée, dernier et affectueux tribut de larmes et de prières que rendaient à un tel Père des fils affligés. C'était une occasion trop belle d'affirmer à la face du monde comment les Salésiens se trou-

vaient avec l'Église et son chef: Don Lasagna ne devait pas la laisser échapper.

Au commencement de la même année, la ville de Montevideo fut visitée par la fièvre jaune, qui fit beaucoup de victimes. Par bonheur à Villa Colon on n'eut même pas à déplorer un cas de la terrible maladie; c'est pourquoi de nombreuses familles, craignant pour la vie de leurs fils et désireuses de les soustraire à l'influence du mal, s'empressèrent de les placer au Collège Pie IX, qui bientôt devint insuffisant pour accueillir tous ceux qui en avaient fait la demande. Ainsi allait s'étendant chaque jour davantage le champ d'action des Fils de Don Bosco et surtout du Directeur, dévoré d'une insatiable soif du salut des âmes. L'année scolaire 1878 fut une des plus brillantes pour le collège, tant par le nombre des élèves, que par les consolants résultats dont furent couronnées les fatigues des Salésiens.

A cette consolation devait s'en ajouter bientôt une autre. J'entends parler de l'élection du cardinal Joachim Pecci, évêque de Pérouse, comme Vicaire de JÉSUS-CHRIST, et chef suprême de l'Église. La renommée de sa haute sagesse, et la nouvelle de la bienveillance vraiment paternelle, avec laquelle le nouveau Pontife avait accueilli Don Bosco, portèrent aux plus douces espérances le cœur de tous nos confrères d'Amérique, qui s'empressèrent de faire parvenir au nouveau Pontife leurs cordiales félicitations pour son heureux avènement à la chaire de saint Pierre, leurs protestations d'inaltérable fidélité à ses enseignements et enfin une relation succincte de leur apostolat en ces pays. Sa Sainteté, non seulement daigna accepter cet hommage de la dévotion filiale des Salésiens résidant

(*) Voir *Bulletin salésien*, août 1901 et suivants, janvier 1902 et suivants.

en Amérique, mais, en signe de la paternelle affection qu'elle nourrissait à leur égard, répondait par un Bref, qu'il convient de rapporter ici, pour montrer à tous quel compte faisait le Vicaire de JÉSUS-CHRIST des Missions salésiennes.

LÉON XIII PAPE

Chers fils, salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons reçu, en même temps que la narration des choses qui regardent votre Mission, la lettre, qu'à l'annonce de Notre élection, vous Nous avez écrite pour témoigner à Nous et au Siège apostolique votre filial respect. Elle Nous a été bien agréable, chers fils, cette marque de piété donnée par vous, qui êtes allés dans de lointains pays pour annoncer la doctrine évangélique et vous y montrez prêts à supporter quelque fatigue que ce soit pour le salut des âmes, et Nous sommes heureux de vous donner à tous un sincère témoignage de Notre amour.

« Les choses que vous Nous avez écrites sur les œuvres de vos Missions, Nous ont rempli l'âme d'une grande consolation, car Nous avons pu connaître par ce que vous Nous avez raconté, que vous vous employez avec zèle à promouvoir la gloire de Dieu et à procurer le salut des âmes; Nous avons remercié de tout cœur le Seigneur qui vous donne la force et accorde à vos fatigues ces fruits que vous avez relatés.

« Nous ne doutons pas, chers fils, que cette bienveillance du Seigneur vous augmentera le courage pour que, étroitement unis au Siège apostolique, vous persévériez joyeusement dans la voie commencée, que vous cherchiez seulement les choses de JÉSUS-CHRIST, vous vous employiez fidèlement à accroître le nombre et le mérite des enfants de la lumière en ces régions.

« Comme Nous désirons par dessus toute autre chose la gloire et l'extension du règne de JÉSUS-CHRIST, rien ne Nous sera plus à cœur que de vous témoigner toute Notre bienveillance et d'implorer avec ferveur de Dieu la plénitude de toutes les grâces sur vous, afin que vous puissiez être constamment de solides instruments de sa gloire et du salut des âmes.

« Recevez surtout, bien-aimés fils, la Bénédiction apostolique que Nous accordons avec

grand amour dans le Seigneur, du fond du cœur, à chacun de vous, comme assurance du secours céleste et en gage de Notre paternelle affection.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 18 septembre de l'an 1878, de notre Pontificat le premier. »

LÉON XIII, PAPE.

Il ne pouvait arriver aux missionnaires une parole plus consolante; il ne pouvait leur être réservé une récompense plus désirée. A tous, spécialement à Don Lasagna, cette bonté du Pape, inspira un nouveau courage pour combattre les combats de JÉSUS-CHRIST et cultiver avec une ardeur croissante cette portion de la vigne mystique, qui leur était confiée.

Mais, si dans cette lettre le Saint-Père touchait en général à toutes les Œuvres salésiennes dans l'Amérique méridionale, bientôt devait arriver entre ses mains un autre document regardant particulièrement le collège Pie IX et toutes les entreprises auxquelles il avait mis la main; parce que le Vicaire général de Montevideo, Mgr Jeregni, s'étant rendu à Rome, avait cru devoir exposer au Pape, avec mémoires à l'appui, les immenses avantages procurés à la République de l'Uruguay par les Fils de Don Bosco, et surtout par le collège de Villa Colon. Cependant, ajoutait Monseigneur, il ne suffit pas que les Salésiens aient fourni à beaucoup de familles les moyens d'instruire et d'élever chrétiennement leurs enfants, il est encore absolument nécessaire qu'ils veillent à s'occuper de la jeunesse pauvre et abandonnée par un institut d'arts et métiers dans la capitale; il faisait donc de vives instances auprès du Souverain Pontife pour qu'il veuille bien insister auprès de Don Bosco, et aussi de Don Lasagna, et leur demander de faire surgir au plus tôt, avec l'aide de charitables bienfaiteurs, un établissement destiné à procurer à tant d'enfants du peuple, à tant de déshérités de la fortune, un métier avec lequel ils pussent gagner honcrablement leur vie. Les supplications du Vicaire général ne restèrent pas sans effet. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, et Don Bosco recevait de Rome une lettre dans laquelle Léon XIII l'exhortait à combler à Montevideo une lacune tant

déplorée par les bons, c'est-à-dire le manque d'écoles et d'ateliers au bénéfice des enfants pauvres et abandonnés.

Il n'en fallait pas plus pour que Don Bosco se mit à l'œuvre. Il écrivit immédiatement à Don Lasagna, l'exhortant à trouver un local convenable et à chercher les moyens nécessaires pour la fondation d'une Maison, spécialement destinée aux jeunes apprentis. De son côté, s'il ne pouvait lui promettre d'argent, il l'assurait qu'il lui enverrait les maîtres d'art et les surveillants dont il aurait besoin, aussitôt que les constructions seraient terminées. Ainsi venaient s'ajouter pour Don Lasagna d'autres labeurs et sollicitudes, dans lesquelles cependant il s'embarqua volontiers, n'ayant aucun doute, que la divine Providence interviendrait pour accomplir une œuvre imposée par son représentant sur la terre.

Outre cela, vers le même temps, il dut accepter la charge de curé de Las Piedras et préparer en cette paroisse l'habitation des Filles de MARIE Auxiliatrice, qui étaient sur le point d'arriver d'Europe pour y ouvrir une école de petites filles. Pour donner aux lecteurs une idée exacte de l'accumulation d'affaires qui reposaient sur les épaules de Don Lasagna, ce ne sera pas hors de propos de mentionner brièvement tout ce qu'il fit pour assurer l'existence à Villa Colon de l'Institut des Filles de MARIE Auxiliatrice, qui coururent risque en 1878 et 1879, pour divers motifs, de ne plus pouvoir continuer l'œuvre confiée à leurs soins dans cette contrée.

La petite maison, qui leur avait été destinée, outre qu'elle était devenue insuffisante pour le grand nombre d'enfants qui accouraient à l'école et au patronage, menaçait ruine par vices de construction. Les sept cents écus donnés par les dames Jakson, qui furent alors les plus insignes bienfaitrices des Œuvres salésiennes de l'Uruguay, ne suffirent pas pour la consolider; il était nécessaire que l'Institut naissant transportât ailleurs ses tentes pour ne pas exposer à un danger imminent la vie de tant de fillettes. C'est pourquoi le bon Directeur dut aller avec sollicitude à la recherche d'une autre habitation, sans même avoir l'argent pour la payer. Par un trait visible de la Providence, M. Uriarte vint mettre provisoirement à sa disposition une belle maison qui lui servait de

villégiature. Don Lasagna y transporta l'Institut des Sœurs de MARIE Auxiliatrice; il devait néanmoins continuer ses recherches, car le propriétaire n'avait pas l'intention de vendre son bien, et quand même il l'aurait voulu, le prix en aurait été si élevé, que les Salésiens n'avaient pas le courage de penser à l'acquérir.

Mais, quelle ne fut pas la consternation de D. Lasagna, quelques mois plus tard, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un revers de fortune contraignait M. Uriarte à vendre sa maison au plus tôt et comptant. C'était inutile d'entrer en pourparlers avec le propriétaire, car il ne savait même pas où prendre la plus petite somme. Cependant il sut qu'on en avait déjà offert 25,000 écus, mais que le propriétaire, heureux de voir sa villa habitée par des religieux, aurait préféré traiter avec lui, et lui aurait accordé quelque délai pour qu'il pût trouver l'argent nécessaire. Cette nouvelle le consola et le déconcerta en même temps. D'un côté il sentait naître l'espérance d'acquérir cette maison, de l'autre la brièveté du temps lui rendait impossible de se procurer les moyens pour cela. Il alla exposer ses espérances et ses craintes à l'évêque qui, ému jusqu'aux larmes, lui déclara qu'il ne pouvait l'aider. Mais Don Lasagna ne pouvait se donner pour vaincu. Il recommanda des prières spéciales à saint Joseph, et, tandis qu'on priait à la maison, il alla, comme tant de fois l'avait fait Don Bosco, frapper de porte en porte, chez les âmes généreuses que renfermait Montevideo. Mais le ciel semblait de bronze. Dieu voulait mettre à l'épreuve la foi de son serviteur parce que, partout où il se dirigeait, il ne trouvait qu'amer désenchantement. Le dernier jour du délai accordé touchait à son terme, et Don Lasagna se trouvait encore les mains vides. Qui pourrait décrire l'angoisse de la dernière nuit? Le bon prêtre, ne pouvant fermer les yeux, se rendit à la chapelle, pria longuement avec une ferveur indicible en face de JÉSUS dans le saint tabernacle, puis, de retour chez lui, écrivit, avec l'ardeur dont il était embrasé ou bien plutôt sous l'inspiration de la charité, une lettre à M^{me} Hélène Jakson, qu'il lui fit parvenir dès l'aube par un jeune Salésien. Cette généreuse bienfaitrice était absente, et ne rentra chez elle qu'un peu avant midi, c'est-à-dire quelques minutes seulement avant

qu'expire l'heure fixée par le propriétaire. Dieu cependant permit que ce fut encore assez à temps pour accorder ce secours, qu'elle avait d'abord refusé, avant la conclusion des négociations avec d'autres acheteurs. Ce n'était pas toute la somme demandée, mais assez pour que M. Uriarte s'en contentât, et pour assurer la possession de cette maison qui paraissait à tout égard convenir si bien aux Sœurs.

La Vierge Auxiliatrice ne tarda pas à se montrer pleine de faveurs envers M. Uriarte pour la charité faite en faveur de ses Filles; quelques mois plus tard en effet, étant tombé gravement malade, il recouvra merveilleusement la santé, grâce aux prières que firent pour lui les Sœurs et à la bénédiction qu'avec l'invocation de Notre-Dame Auxiliatrice, lui donna Don Lasagna. Le bon prêtre se plaisait à raconter souvent ce fait avec toutes ses particularités, pour exciter dans ses auditeurs la confiance la plus illimitée en saint Joseph et pour montrer combien est efficace la prière, en ces moments où semble fermée toute voie pour sortir de graves embarras.

DON ALBÉRA.

(A suivre)

Livres et Revues

La Vie après le Pensionnat, complément de la *Vie au Pensionnat*, par l'Auteur des *Paillettes d'Or*. — Un volume in-16 raisin de XVI-256 pages. Broché: 2 fr. 40. Relié: 4 francs. — Aubanel frères, imprimeurs pontificaux, Avignon.

Ce livre, qui n'est que la première partie de l'Étude de l'Auteur des *Paillettes d'Or* sur la *Vie après le Pensionnat*, renferme lui-même deux parties: La jeune fille et la famille, la jeune fille et la paroisse.

Sans rappeler l'éclatant succès des autres ouvrages de l'Auteur des *Paillettes d'Or*, nous dirons seulement que celui-ci complète la série de ses divers ouvrages sur la jeune fille et le pensionnat. On y retrouve toutes les qualités de l'Auteur et, en même temps que la sûreté de doctrine, une profonde connaissance de son sujet.

A l'époque où tant de jeunes filles quittent le pensionnat pour vivre de la vie de famille, nous ne saurions trop recommander cet ouvrage aux pasteurs et aux parents, et nous sommes sûrs que la jeune fille, entre les mains de qui ils le mettront, saura en tirer le plus grand profit.

Études. — 20 juillet: Le martyre de sainte Agnès et les fouilles récentes, *Florian Jubarn*. — Quarante ans d'autonomie au Liban (II), *Henri Levantin*. — Le pardon (nouvelle), *Pierre Suau*. — Le quietisme, lettres inédites du frère de Bossuet (III), *Eugène Griselle*. — Une lettre inédite de S. Vincent de Paul, *Henri Chérot*. — Les grandes collections conciliaires, *Joseph de Catalan*. — Transport d'énergie par l'électricité, *Pierre de Vrégille*. — Le culte chrétien dans l'antique Égypte, *Marcel Jullien*. — Louis Jolliet, *Alfred Hamy*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

5 août: L'enseignement libre hors la loi, *Paul Dudson*. — Les récentes attaques contre le protectorat français, *Henri Lammens*. — Une leçon du serutin, *Maurice Blanchard*. — Les Japonais, mes délices! (I), *Alexandre Bron*. — La légende de Shakespeare, *André Bremond*. — La question biblique, *Joseph Brucker*. — L'étape, *Pierre Suau*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris (VI).
Abonnement: 25 fr.; Union postale: 30 fr.

Aux Enfants de Marie

Déjà nous avons annoncé le prochain pèlerinage international à Rome des Enfants de MARIE.

On prie instamment celles qui voudraient en faire partie, de se faire inscrire au plus tôt. S'adresser pour cela à M^{lle} Mazé de la Roche, 25, cours Vinzaglio, à Turin.

Prière d'envoyer en même temps l'attestation du propre curé.

Le départ pour Rome est fixé aux **5 et 6 octobre**. Passé ce temps, on ne pourra plus jouir des réductions. Le voyage peut se faire par n'importe quel train, sauf les rapides.

Le prix du voyage est ainsi fixé, de Turin à Rome:

1^{re} classe 76 fr. 30 c.

2^{me} » 42 » 95 »

3^{me} » 24 » 30 », non compris le

prix de la carte qui est de un franc.

Les inscriptions pour le pèlerinage seront closes le 15 septembre.

Les souscriptions, au contraire, pour la riche *Bannière* qui doit être portée au Pèlerinage, seront reçues jusqu'au dernier moment; par conséquent, celles qui n'ont pas encore envoyé leur *adhésion*, peuvent toujours le faire et jouir des mêmes avantages.

Demander renseignements et circulaires à M^{lle} Mazé de la Roche, 25, cours Vinzaglio à Turin, Italie.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO
1902 - Imprimerie salésienne.